

Editorial : nos trésors nationaux : costumes et coutumes, langage

Autor(en): **Jean des Neiges / Brodard, Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **3 (1975)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-237036>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Editorial

N O S
T R E S O R S
N A T I O N A U X .

Costumes et coutumes, langage.

S'il est deux choses qui sont profondément unies c'est bien les costumes et coutumes des temps anciens et des temps modernes. Ce sont deux choses inséparables, tant il est vrai que c'est la coutume qui fait le costume. Et puis couronnant le tout, vient le langage. On n'imagine mal un travailleur manuel portant pour aller au travail la jaquette et le col à bouts cassés assorti d'une cravate ! Alors que l'on ne voit pas le magistrat se rendant à son travail, en bottes caoutchoutées et la canne ferrée ! Pourtant, à ces deux aspects de travailleurs il peut y avoir une chose commune : le langage. Ce moyen d'expression dans nos différents dialectes se retrouve à une moyenne différente il faut le dire, aussi bien à la ville qu'à la campagne.

Je connais un Conseiller d'Etat avec lequel je serais mal à l'aise en parlant le français. Il a pourtant la

formation universitaire, mais n'a pas pour autant abandonné son vieux parler appris en buvant son lait à la ferme paternelle ! On peut par contre abandonner, son costume traditionnel représentant un coin de terre, se faire à d'autres coutumes, changer son mode de vie d'une manière absolue. Mais jamais on ne pourra faire taire ce patois aux intonations si évocatrices, aux expressions si imagées rappelant à la fois des souvenirs si lointains et si proches à l'étranger.

Nos ancêtres qui allèrent au service des rois et des princes, devaient changer complètement leur costume, et leurs coutumes. Abandonnant la chaumière qui les avait vus naître, le coin de terre qui avait été le témoin de leurs premiers ébats, ils devaient connaître d'autres cieux, d'autres climats, d'autres horizons. Troquant l'habit d'armailli, ou celui de journalier pour l'uniforme, souvent haut en couleurs, ils se trouvaient transformés. Mais qu'ils soient à des milliers de kilomètres du sol natal, leur cœur caché sous des dehors anonymes tressaillait d'émotion et leurs yeux s'enbuaient de larmes lorsque dans un patois sonore, "Lè j'armalyi di Colombètè" résonnait à leurs oreilles. Par delà les montagnes et les plaines, franchissant forêts et rivières, leurs âmes revoyaient le pays bien-aimé ; le chalet où leur cœur restait accroché, le visage aimé de la maman sur la porte de la vieille maison, faisant encore un signe d'adieu au mercenaire qui partait pour les pays lointains.

Et c'est toujours dans ce patois qu'en pensée, on revit le passé ! Et nous autres patoisants, nous nous croirions étrangers au pays si en conversant nous utilisions un autre langage.

Le patois est comme une perle. Elle peut changer de lieu, d'écrin, de propriétaire, ou de pays, mais elle restera toujours la perle. Et si elle vient à être brisée, ses débris seront toujours recherchés, car ils n'en restent pas moins des pierres-précieuses... plus petites, mais ... plus nombreuses.

Le parler des aïeux qui ont fait le pays est un trésor national, comme le dénomme l'émission radiophonique. Aussi a-t-elle pour but l'Association Romande des patoisants. Par l'"AMI DU PATOIS", elle s'efforce de resserrer les liens de ceux qui, et ils sont toujours plus nombreux, aiment à s'exprimer dans la langue ancestrale qui est aussi celle que nous préférons.

Jean des Neiges

La grève des gouttes de pluie

Les petites gouttes de pluie se dirent un jour les unes aux autres : « Il y a si longtemps que nous faisons le même voyage et le même travail. Nous sommes lasses. Dans les nuages, on est si bien ; restons-y et reposons-nous. »

Et les petites gouttes de pluie se mirent en grève. Elles résistèrent au vent, se moquèrent des éclairs et du tonnerre et refusèrent de quitter les nuages qui les balançaient dans les airs.

C'était en été. Les plantes commencèrent à souffrir. Rien ne croissait plus dans la campagne. Les feuilles se flétrissaient et pendaient, languissantes, aux rameaux des arbres. Les jolies fleurs se fanaient et celles qui n'étaient pas encore épanouies n'avaient pas la force d'entr'ouvrir leurs pétales. Les brins d'herbe s'affaissaient sur le sol et les paysans inquiets se demandaient comment ils pourraient nourrir leur bétail. Le soleil brillait du matin au soir et cependant les oiseaux se taisaient.

Les sources étaient taries, les ruisseaux ne murmuraient plus le long des vallons.

La fontaine du village ne faisait plus entendre son babil. De toutes parts, on se lamentait, on appelait la pluie bienfaisante, on suppliait Dieu d'avoir pitié des créatures.

Les gouttes de pluie entendaient ces plaintes et ces murmures. Quelques-unes d'entre elles dirent : « Les hommes nous ont si souvent calomniées ; pourquoi avoir pitié d'eux ? Ne les écoutons pas et laissons-nous bercer doucement dans les nuages. »

D'autres répondirent : « Non, ne soyons pas insensibles aux souffrances des humains ; ayons pitié de l'animal ; allons rafraîchir le brin d'herbe et la petite fleur. Il est si doux de faire le bien. »

Et, quittant les nuages, elles s'élançèrent vers la terre où elles furent accueillies comme des libératrices. La nature épuisée reprit vie et les hommes au cœur reconnaissant louèrent la Providence.

A. WICHT.

